L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 25 SEPTEMBRE.

INAUGURATION DE LA STATUE DE CHATEAUBRIAND.

Le *Bien Public* donne la relation suivante :

Saint-Malo, 5 septembre.

La statue de Chateaubriand a été placée hier sur son piédestal, en présence et sous la direction de son auteur, M. Millet; il y avait une foule immense.

Ce matin, à midi et demi, une messe commémorative a été célébrée.

Les discours prononcés par le maire de Saint-Malo, par Camille Doucet, et par le duc de Noailles, ont été chaleureusement applaudis, ainsi que celui de M. Paul Féval.

M. Maury, lauréat des jeux floraux, ayant été empêché d'assister à l'inauguration de la statue, son ode sur Chateaubriand a été lue par M. Chevremont, maire de Saint-Servan.

La presse est représentée par de nombreux délégués.

Voici les passages les plus saillants du discours de M. Paul Féval :

..... Il vint au monde fils d'une race illustre, mais blessée à l'heure où tout tremblait de la fièvre des rénovations sociales. Sa mère était une sainte, son père un grand seigneur, vaincu ..... par chêne et en hauteur, comme un pilier qui resterait isolé dans ses ruines.

Les années de son adolescence s'écoulèrent dans une ruine; en effet, entre cette mère agenouillée et ce père inflexible, dont le visage glacial commandait à tous, autour de lui un silence épouvanté, Chateaubriand a peint ce tableau, triste jusqu'à navrer la pensée.

Ce fut la désolation de ce grand vieux château de Combourg qui imprégna son génie, et c'est là plus tard que revinrent obstinément ses souvenirs pour y retrouver cette tristesse qu'il aimait, cette langueur contagieuse qui est peut-être la poésie même, ou qui est à tout le moins une poésie, puisqu'elle agit si violemment sur les âmes. Sitôt qu'il parla, un peuple entier fut suspendu à ses lèvres. Tous ceux qui souffrent, qui regrettent, qui désirent et qui rêvent, écoutèrent avec transport cette voix profonde et vaguement révoltée qui racontait le voyage de la puberté au pays des passions inconnues. Il y eut autour de cette audacieuse confession enveloppée dans un voile mystique, mais plus imprudente en réalité que celle de Rousseau, une émotion immense. Qu'aurai le courage de dire la vérité; même ici ce ne fut pas une émotion bienfaisante.

Le châtiment, d'ailleurs, ne se fit pas attendre. En littérature, nul grand esprit n'échappe au baiser de Judas des imitateurs. Ils vinrent en foule entourer et compromettre la gloire nouvelle.

..... Dans *René*, page exquise et funeste, dont la lecture laisse une étcarlace au cœur, on trouve cette échappée de paysage qui semble aller se perdant dans l'infini : "Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans le désert; comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée."

C'est une conscience qui parle. A l'horizon de l'auteur de *René*, deux de ces hautes colonnes, par bonheur, restèrent toujours debout : la foi religieuse et le sentiment de la liberté, confondus dans l'impérissable amour de la patrie.

Quand sa tête fatiguée va pour se courber, cela le redresse; l'œil fixé sur les lointains du ciel, cela le fait grand, malgré ses erreurs, et pénètre à cause d'elles; cela le fait si grand, qu'en le lisant on songe involontairement à ces otages de la Destinée qui résument en eux seuls, après le travail d'un siècle, toutes les lassitudes du combat, toutes les douleurs de la victoire.

Chateaubriand est grand, voilà son secret, le secret qu'il ne partage point avec son école : il est grand dans son esprit comme dans son cœur. C'est le mot grandeur qui caractérise son œuvre et sa vie. Il voyait grand, il pensait grand : il aimait la mer et la mort parce qu'elles n'ont point de limites.

.....

Il a voulu dormir auprès de la mer, son amie. Entre tous les rochers qui sont la ceinture de la mer, il a choisi le rocher illustre où nous sommes, parce que l'instinct du nid maternel ne quitta jamais le cygne breton qui chantait loin de la Bretagne. Ne venez-vous pas d'entendre sa chanson, douce comme la voix d'un enfant dans l'exil :

Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France!
Mon pays sera mes amours,
Toujours!..

Son pays, c'est ici. La ville de St-Malo aurait presque le droit, en vérité, d'être blasée sur les gloires de ses fils. Vous, les Malouins, qui appelez tantôt Dugay-Trouin sur Surcouf, tantôt Bromadis ou Lamennais, on vous accuse pourtant de n'être que des marchands. En tout cas, vous êtes comme ceux de Venise, des marchands aux allures de princes, car le génie non nous avait demandé qu'une tombe modeste, et vous lui donnez une noble statue. La France et les Lettres vous ont déjà remerciés aujourd'hui par des voix plus hautes que la mienne,—mais Chateaubriand, lui, vous avait remerciés d'avance et le premier de tous quand il montrait, dans un tableau grandiose, vos matelots,—vos aïeux—dominant la mer, élargissant la terre et criant la fortune de vos deux patries qui n'ont plus qu'un seul nom : la France!

Voici, d'après la *Gazette de France*, le compte-rendu du banquet :

Le banquet s'est terminé à dix heures. Sept toasts ont été portés. Mr. le maire de St-Malo a rendu hommage au maréchal qui le visita l'an dernier. Ensuite Mr. Delpon a porté un toast patriotique. Il a dit que cette fête était une fête nationale. Il a porté la santé de la ville qui a vu naître tant de héros. Ce discours a été très applaudi, particulièrement l'hommage au maréchal.

Mr. Desjardins, recteur de l'Académie de Douai, a prononcé, au nom de Mr. Wallon, un discours tout littéraire. Il a dit que Chateaubriand a produit Augustin Thierry l'historien.

Ensuite, Mr. de Bachasson, conseiller municipal adjoint, a porté un toast à l'armée, à la magistrature, à l'Académie.

Mr. de Chateaubriand a porté un nouveau toast : Il a rappelé que la tombe de l'illustre défunt est au Grand-Bé; il a remercié la ville d'avoir donné le bronze. Il a félicité Mr. Millet, l'éminent sculpteur, auteur de la statue. "Mr. de Chateaubriand, a-t-il dit, était un croyant, et cependant il fut un apôtre des libertés publiques."

Ce toast, qui a obtenu un immense succès, a rappelé ensuite l'attitude des braves mobilées de la Bretagne pendant le siège. M. de Chateaubriand a bu à la prospérité de la ville.

Mr. Caro, de l'Académie française, a porté un toast à la littérature; enfin, Mr. Sauzet a prononcé un long discours.

LA MESSE DES CHIENS.—Autrefois, la veille de l'ouverture de la chasse, on célébrait à Chantilly la messe des chiens.

La chapelle était parée comme aux grands jours; des fleurs étaient répandues sur les saintes dalles; des fleurs jonchaient le chenil du château.

Le plus vieux gentilhomme, monté sur le plus vieux cheval, suivi du plus vieux chien, accompagné du plus vieux piqueur, ouvrait la marche des chiens se rendant à la messe dans l'ordre suivant :

Les grands dignitaires du chenil, le bas et l'arrière-ban des bulldogs d'Allemagne, à la tête ronde, aux oreilles couvrées, au collier hérissé de pointes de fer;

Les grands lévriers à poil ras, aux jambes nerveuses, au ventre avalé, au museau de fouine;

Toutes les variétés de lévriers à poil long; métis d'épagneuls; charmants, qui bondissent; harpés sous ventre; lévriers nobles, aux râbles larges; lévriers œuvrés, au palais noir, ect.

En sixième ordre, la députation des braques, grande gravité d'oreilles;

Puis les limiers, puis les bassets, la terreur des blaireaux, et qui répondent au cri de : "Coule, coule, basset!"

Après se pressaient les chiens courants de race royale, ou chiens français :

Puis les baubis, nigles, chiens trouveurs, batteurs, babillards, cornaux, clabauds, chiens de tête et d'entoprise.

Enfin, la populace des chiens.

Introduits dans le même ordre au centre de la chapelle, on les rangeait devant le tableau de saint Hubert, et la messe commençait.

On priait le ciel d'éloigner des chiens les maladies, les morsures des serpents, les piqûres des plantes vénéneuses, les blessures du sanglier, et surtout de les préserver de la rage.

Rien n'était omis dans la liturgie et, la sainte cérémonie terminée, l'aumônier montait en chaire et prononçait un panégyrique du grand saint de la chasse, entremêlé de quelques aboiements.

UN QUATUOR DE CHIENS.—Mentionnons l'arrivée à Paris d'un trio curieux assemblage d'artistes qui débuteront aux Folies Bergère lors de la réouverture de cet établissement.

C'est un quatuor de *chiens*. Leur maître, un Autrichien nommé Hans Tammer, a réussi à les faire aboyer chacun avec deux tonalités différentes.

L'un fait l'ut et le sol, l'autre le mi et le si, le troisième le ré et le la, le quatrième le fa et le fa dièze.

Il leur fait ainsi exécuter, d'une façon presque juste, au toucher avec une petite cravache lorsque cet venu le moment de lancer leur note, la chanson de *Rigoletto*.

La donna e mobile,

et un refrain de valse allemande.

Nous avons vu une des répétitions hier matin, et rien au monde n'est plus amusant. Les cheveux se hérissent quand on pense à l'effroyable patience qu'il a fallu à ce singulier chef d'orchestre pour former ses élèves.

— Extrait d'une affiche de concert de la commune : *Le Si-Dièse. Solo de piston, exécuté par MM. X..... PÈRE ET FILS.*

Un solo de piston à deux.....

A moins que l'un ne souffle par l'embouchure et l'autre par le pavillon !.....

— La scène se passe dans la loge du portier, au marrais.

— Ce pauvre jeune homme! oui, madame Pilloin, on lui a fait avaler de l'*ordure* de potassium; et, après, on l'a brûlé avec de la *mitraille* d'argent!

FEUILLETON.

LES DENTS D'UN TURCO.

RÉCIT FANTASTIQUE.

PAR

PAUL DE MUSSET.

IV—Suite.

"Rappelez-vous, mon cher Wolfgang, cette réflexion de Goethe, que l'homme ne peut faire un pas sur notre belle planète sans trouver dans le plus chétif objet qu'il regarde un sujet de méditations pour son esprit ou de recherches pour sa curiosité. De toutes les énigmes que la nature nous propose, celles que nous avons le plus de chances de réussir à deviner sont celles que nous portons en nous-mêmes. On a vu des médecins s'empoisonner volontairement en introduire dans leurs tissus un virus empesté pour étudier plus commodément l'art si difficile de guérir. L'opération que vous avez subie vous a mis dans des conditions toutes particulières. Ne serait-ce pas dommage de ne point en profiter? Les observations faites jusqu'à ce jour sont incomplètes. Sans doute le sobriquet d'Othello et l'allusion au Maure de Venise sont des indices curieux. Pincline fort à croire que les moqueries de la comtesse ne vous atteignaient point dans la partie empoisonnée de votre organisme; mais tout cela ne suffit pas à nous éclairer. Nous ne savons pas s'il y a réellement en vous un élément arabe susceptible de se développer. Je vous conseille de poursuivre loin l'expérience. Entre deux personnes forcées de vivre ensemble et qui ne sont pas d'accord, il y en a toujours une qui cède à l'autre pour avoir la paix, et c'est ordinairement la meilleure et la plus intelligente des deux qui se soumet. Soumettez-vous donc volontairement, et voyons où cet essai vous conduira. Songez qu'il dépendra toujours de vous de seconder le jeu, si la tyrannie devenait insupportable, et que je puis vous débarrasser en une heure du parasite que vous portez."

Encouragé par la lecture de cette lettre, le major s'écria :—Eh bien! oui, je pousserai plus loin l'expérience. J'accepte le bail signé de mon sang dans la gare de Wissembourg, et désormais j'appartiens à l'Orient.

V

M. le professeur X..... de Stuttgart, homme fort savant, connaissait non seulement l'hébreu, l'arabe, le persan et le turc, mais aussi les dialectes de la Kabylie et de l'Afrique occidentale. Dès les premières leçons, il s'aperçut que Mr. Fressermann avait des qualités de prononciation extraordinaires. Pensant que cet élève lui ferait grand honneur un jour, il le prit en amitié, l'attira chez lui et l'habitua bientôt à causer familièrement en arabe. Les progrès de Fressermann furent si rapides que le maître voulut l'associer à ses travaux et lui donna des livres à traduire, entre autres ceux du célèbre Abou-Hafidh, qui sont le bréviaire des gens de justice dans tout le monde musulman, et ceux du poète Lébid, si vénéré en Arabie que beaucoup de ses vers sont affichés sur les portes et les murs des mosquées.

Depuis plus de vingt ans qu'il étudiait, méditait et commentait les poètes et les historiens de l'Orient, le professeur était si profondément imbu de leurs ouvrages qu'il les citait dans la conversation comme les latinistes citent Virgile, Horace ou Tacite. Mr. Fressermann partagea l'admiration de son maître pour Lébid et Abou-Hafidh; il se pénétra de leurs doctrines et apprit leurs proverbes par cœur. Or on sait que, dans la morale des Orientaux, le mépris des richesses aussi bien que les revers de fortune occupent une grande place. Un jour que le professeur et l'écolier lisaient ensemble l'histoire de Ben-Slobhach, ils y rencontrèrent le récit des malheurs du Barmécide Iahia, fils de Kaled, lequel tombe presque subitement de la position la plus élevée dans l'abaissement et le malheur. Sa famille était dispersée, ses enfants massacrés, ses biens confisqués, ses amis exilés, lorsqu'il écrivit les lignes suivantes au fond de sa prison : "La fortune ne donne pas la puissance et les richesses; elle ne fait que les prêter aux hommes. Si vous venez à les perdre, ne vous plaignez donc pas. Pendant le temps de votre prospérité, soyez libéral de vos biens; ils ne diminueront point. Dans le temps de l'adversité, donnez encore, car, si vous refusez de donner, c'est alors que vous serez vraiment dénué de tout."

—Voilà, dit M. Fressermann, un grand caractère et une belle âme. Ce Iahia était un homme fortement trempé. Nos auteurs classiques ne contiennent rien de plus élevé que cette philosophie orientale.

Tandis que le maître et son élève s'extasiaient ensemble sur les beautés de la littérature arabe, on apporta une lettre pour M. le professeur. Cette lettre lui annonçait une fâcheuse nouvelle, la banqueroute d'un changeur chez lequel il venait de déposer une petite somme d'argent, fruit de ses économies de l'année précédente. Fressermann, saisissant l'occasion de mettre en pratique la saine philosophie de Iahia, tenta de rassurer le son maître : "Que les biens de la fortune ne sont que des prêts; mais le professeur n'avait plus d'oreilles. Il poussa de grands cris, jeta en l'air le livre de Ben-Slobhach, donna au diable tous les moralistes arabes, prit sa canne et son chapeau, et sortit en versant un torrent d'imprécations que lui-même aurait eu de la peine à traduire dans une langue sémitique.

La somme emportée par le changeur en faite ne s'élevait qu'à deux cents florins, à peine cinq cents livres de France. Par respect pour son maître, Fressermann s'abstint de lui dire qu'il était peu digne d'un sage de crier si haut pour de l'argent perdu; mais il ne put s'empêcher de remarquer la *petite* somme. Il y a loin de l'enseignement de la philosophie orientale à l'application dans les accidents de la vie européenne. En rentrant chez lui après la leçon interrompue, le professeur-major ouvrit un volume de contes arabes dont M. Galland n'a traduit en français que la moitié. Il tomba tout haut sur l'histoirette du généreux Noureddin, lequel, poussant jusqu'à un excès absurde les idées du Barmécide Iahia, donne tous ses biens avec une prodigalité insensée. Si on dès ainsi lui vante la beauté de son cheval, il envoie ce cheval à cet ami le lendemain. Un autre admire une maison de campagne que Noureddin possède aux environs de Bassora, et la réponse au compliment est une donation en bonne forme de la dite maison de campagne. En peu de temps, le héros de l'histoire se trouve absolument ruiné. Son frère, ou plutôt ses compagnons de plaisir l'abandonnent; il ne lui reste plus qu'une belle esclave dont il n'a pas le courage de se séparer, et qui l'aime assez pour s'attacher à lui malgré sa misère. M. Fressermann n'en était encore dans sa lecture qu'aux folies libéralités de Noureddin, lorsqu'un de ses amis entra dans son cabinet. Le capitaine Sigmund, bon vivant, grand rumeur et buveur de bière, pour qui la poésie orientales était lettre close, se mit à parler de choses bien étrangères aux *Mille et une Nuits*. Il remarqua une fort belle pipe en porcelaine suspendue au mur, près de la cheminée, et sur laquelle on voyait représentée en peinture un buisson d'aubépine au détour d'un chemin et une jeune paysanne accroupie, dans une posture comique et incongrue.—En Allemagne, les plaisanteries au gros sel se rencontrent à chaque pas. Du reste, la peinturaure spéciale était d'un objet plus noble, et la pipe pouvait contenir cinquante grammes de tabac. Le capitaine Sigmund prenait plaisir à regarder la miniature.

—Cela vous plaît donc? dit Fressermann.

—Extrêmement, répondit le capitaine. Cette pipe est un véritable objet d'art, et monsieur le major a raison de lui donner une place d'honneur comme à un tableau.

—Eh bien! prenez-la.

—Quoi! comment! Est-ce que vous me la donnez?

—Sans doute. C'est un cadeau que je vous fais.

—Monsieur le major, j'ai ouï dire qu'en Espagne, lorsqu'on vante un objet quelconque, le propriétaire vous répond qu'il le met à votre disposition; mais c'est une simple politesse, et on se garde bien d'en abuser.

—Nous ne sommes pas en Espagne. Cette pipe vous appartient. Mettez-la dans votre poche.

Le capitaine Sigmund emporta la pipe pour obéir à son supérieur; mais il se demanda quel intérêt le major pouvait avoir à lui faire un présent, et, comme il ne sut pas le découvrir, il pensa que M. Fressermann n'était pas dans son bon sens, et il se tint prêt à restituer la pipe lorsque l'accès de folie serait passé. Le professeur, en apprenant ce trait de générosité inconsidérée, regarda son élève d'un air étonné: —Prenez garde à vous, mon ami, dit-il. Vous devenez plus Arabe que vous ne le pensez. Il ne faut pas que la lecture de nos auteurs favoris et notre goût pour leurs grands esprits nous entraînent hors des limites de la spéculation; ce qui était bon à pratiquer sur les rives du Tigre ou de l'Euphrate au vitre siècle pourrait être d'une application dangereuse au XIXe, au bord du Rhin ou du Danube.

—Mon cher maître, répondit le major, si le torrent qui m'entraîne va jusqu'au Tigre ou à la Mer-Rouge, je m'y laisserai conduire.

Lorsqu'il eut pris le temps de la réflexion, Fressermann se rappela pourtant que la prodigalité n'avait jamais été au nombre de ses défauts. Pour la première fois, l'influence de l'Orient apparaissait visiblement dans ces actions. L'avertissement donné par son maître ne manquait donc pas de gravité, car, une fois sorti de son caractère et lancé dans une voie nouvelle, l'obscurité se répandait tout à coup en lui-même et devant lui. Cependant il ne s'en effraya point. Cette obscurité n'avait rien de triste, et par moments l'horizon s'éclairait de lueurs mystérieuses et de mirages attrayants. La séduction commencée par les poètes et les moralistes trouvait son achèvement par des contours inépuisables à qui le monde surnaturel et le commerce des génies et des fées semble chose plus familière que la vie réelle. Leurs récits merveilleux n'étaient pas plus difficiles à croire que ceux d'Arnim et d'Hoffmann. Le major se prêta docilement à leurs fictions et se laissa conduire tout éveillé dans les régions où l'homme ne pénètre ordinairement qu'en rêve. Cette complaisance le préserva de l'écueil où était tombé le poète vénitien Carlo Gozzi, dont la vie ne fut qu'une suite déplorable de contre-temps et d'accidents, à partir du jour où il commit la faute de mettre sur la scène le roi des génies et de le faire parler d'un ton peu convenable. Cette irrévérence devait être punie, et le fut bien sévèrement. M. Fressermann ne remarqua rien dans les petits caprices du hasard qui pût annoncer la moindre mauvaise humeur de la part des puissances invisibles. Au contraire il crut s'apercevoir que son zèle ne leur déplaisait pas, et que son trait de prodigalité, si blâmé du professeur, avait obtenu leur approbation. A l'intérieur, non-seulement sa condescendance réussissait à désarmer l'ennemi, mais le turco humiliait touché de repentir et décidé à réparer ses torts. Pendant son séjour à Stuttgart, M. Fressermann ne se mordit pas la langue une seule fois. Quant à la cuisine allemande, enchant bien que le Bédouin ne pouvait pas la souffrir, le major entre son esprit de s'en éloigner tous les jours davantage en supprimant de son régime le vin et les liqueurs, en diminuant la ration de bière, en se faisant servir dans la journée des fruits et des confitures par une petite fille d'auberge à laquelle il enseigna les noms arabes de tous les objets de la collation, et, tandis qu'il prenait ces rafraîchissements, il s'imaginait être un des trois calenders, fils de rois, si délicieusement régalés par la belle Zobéide.

Un jour, M. Fressermann trouva dans un compartiment de son nécessaire de voyage le petit Lalleman découvert par Basilius sur la poitrine du turco et qui avait si bien préservé le pauvre Ali de la mort par le feu. Sans savoir ce que c'était, le major ne comprit l'amulette à son cou en disant d'un ton sérieux et en pure langue arabe : —Tu as fait ton devoir. Nous avons été ennemis; mais le temps rajeunit bien des choses. Apaise ton âme tourmentée; pardonne à ton vainqueur; sois mon associé pour le peu d'années que j'ai encore à vivre, et je porterai ce talisman d'une simplicité orientale comme un gage de notre réconciliation.

Pour savoir si les moralistes musulmans approuvaient sa conduite, Mr Fressermann ouvrit le livre de Mohammed-ben-Cassem, intitulé le *Jardin des gens de bien*, et il y trouva cette pensée : "La meilleure action que tu puisses avoir c'est le bien droit. Le plus sûr moyen de bien dormir, c'est de ne point nourrir de haine, et la plus belle vengeance, c'est le pardon." Quoique fort vieille, cette maxime paraît toute neuve à M. Fressermann. Il la médita longtemps et se considéra comme réconcilié avec son ennemi. Le soir-là, non-seulement il goûta un sommeil paisible, mais il fut bercé par des songes gracieux, empruntés à ses lectures. Comme le premier calender, fils de roi, il reçut l'hospitalité dans un palais de marbre blanc, où Zobéide et ses deux amies, Safie et Amina, l'invitaient à se reposer. Des esclaves apportaient toute sorte de fruits, de pâtisseries et de sorbets. Les trois dames voulaient servir elles-mêmes l'étranger, et l'appelaient "mon cher seigneur."

(*A continuer.*)

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

SEULE LIGNE DIRECTE POUR LA FRANCE

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS.

LIGNE POSTALE DE NEW-YORK AU HAVRE.

Les splendides bâtiments de cette ligne favorite partiront comme suit de l'embarcadère No. 50 Rivière du Nord en passant plus au Sud que toutes les autres lignes.

VERDIERE, Dantz, samedi, 2 octobre.
VILLE-DE-PARIS, Lachesne, samedi, 16 oct.
FRANCE, Trudelle, samedi, 30 octobre.

PRIX DU PASSAGE en OR (y compris le vin) Première cabine, extérieure $120. Intérieure $110—Seconde $70—Troisième $40—Entrepont, $30 avec aménagements nombreux et tout le nécessaire, sans frais supplémentaires.
Billets aller et retour à prix réduits.

GEO. MACKENZIE, Agent, 55, Broadway, New-York; ou à J. CHAND, Agent, Galiez Court, Lettre H. N. O.
Nov-1128

BREME.

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,

Faisant le service entre BREME et la NOUVELLE-ORLÉANS, avec escale au Havre, à Southampton et Havana.

Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD partiront comme ci-dessous :

Partiront comme ci-dessous :	De Brême.	de la Nlle-Orls.
Hannover	15 sept.	17 oct.
Frankfurt	13 oct.	14 nov.
Hannover	17 nov.	19 déc.
Frankfurt	15 déc.	

Les jours de départ subséquents seront annoncés plus tard.

En partant de Brême, les steamers touchent au Havre et à la Havane; et dans le voyage de retour, ils touchent à la Havane et à Southampton, pour embarquer et débarquer les passagers et le fret.

PRIX DU PASSAGE

De Brême, Southampton ou le Havre—à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans :

Chambre..... $150 en or.
Entrepont..... 36 —

De la Nouvelle-Orléans ou de la Havane à Southampton, Londres, au Havre ou à Brême :

Chambre..... $150 en, or.
Entrepont..... 45

De la Nouvelle-Orléans à la Havane :

Chambre..... $25 en or.
Entrepont..... 15

Des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre, pour la Nouvelle-Orléans, sont délivrés par les agents de la Compagnie.

Pour plus ample renseignement, s'adresser à

ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents,
8 août—1an. 17 Rue Carondelet.
Au No 42 de la rue de l'Union.

VAPEURS.

Pour l'été

Mandeville et la Nlle-Orléans.
Steamers de la malle des Etats-Unis.

Pour Mandeville, Louisbourg, Madisonville et Covington.

Le beau steamer, du matelot,

CAMELIA,

capitaine Wm. Hanover, partira, ainsi qu'il est dit ci-dessus, le 1 UNDI et le JEUDI, à l'arrivée du convoi du deux heures de l'après-midi; le VENDREDI et SAMEDI, à l'arrivée du convoi de deux heures de l'après-midi; le DIMANCHE, à l'arrivée du convoi de 7 heures et demie du matin.

Le LUNDI et le JEUDI, il ira jusqu'au "Old Landing", sur la rivière Tchefuncta.

Retour : Il quitte "Old Landing" le MARDI et le VENDREDI, à 6 heures du matin, Madisonville tous les matins, le DIMANCHE et le MERCREDI soir.

Des excursions régulières auront lieu. Le steamer partira du Old Landing à l'arrivée du convoi de 7 heures et demie, le MERCREDI matin à l'arrivée du convoi de 9 heures, et sera de retour le jour du même jour.

Il ne sera positivement pas reçu le départ du convoi du matin, et celui à l'arrivée du midi le steamer doit partir.

Ces voyages seront réguliers à moins de mauvais temps ou de basses eaux.

C. M. SORIA,
Aux Nos 18 et 20 de la rue de l'Union.
14 mai—

Excursion régulière du Dimanche, et du Mercredi.

Pour Mandeville, Louisbourg et Madisonville.

Le beau steamer à base pression et de la Malle des Etats-Unis,

CAMELIA,

Capitaine Hanover, fera régulièrement, le DIMANCHE et le MERCREDI, des excursions aux susdites villes.

Il partira de Lac tous les DIMANCHES, à l'arrivée du convoi de 7 heures et demie du matin, et le MERCREDI à l'arrivée du convoi de 9 heures du matin, sera de retour le soir du même jour à temps pour prendre le convoi de SIX heures et demie du soir pour la ville.

Prix $1. aller et retour.

Pour plus de détails, s'adresser à

C. M. SORIA, Agent,
25 avril—6m. Au No 26 de la rue de l'Union.

Le restaurant et la buvette sur prix de la ville, tenus par E. FRAPART.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg.

Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.

Pour Vicksburg, Davis' Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.

Le bateau à vapeur

NATCHEZ,

T. P. Leathe, capitaine,
J. F. Muse, commis,

Partira de la Nlle-Orléans, tous les SAMEDIS, à 5 heures P. M. Pour Vicksburg, Davis' Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.

Le bateau à vapeur

NATCHEZ,

T. P. Leathe, capitaine,
J. F. Muse, commis.